

The Powers of Sensibility. Aesthetics Politics through Adorno, Foucault and Rancière, de Michael Feola, Evanston, Northwestern University Press, 2018, 168 p.

Éric Boulé et Emanuel Guay

Volume 38, numéro 3, 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1064738ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1064738ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boulé, É. & Guay, E. (2019). Compte rendu de [*The Powers of Sensibility. Aesthetics Politics through Adorno, Foucault and Rancière*, de Michael Feola, Evanston, Northwestern University Press, 2018, 168 p.] *Politique et Sociétés*, 38(3), 156–158. <https://doi.org/10.7202/1064738ar>

que cet État stationnaire projette autre chose sur ses périphéries territoriales en les maintenant dans un semblant de laxisme, contrôlé par l'État par l'intermédiaire de son appareil administratif et sécuritaire. Les dynamiques stationnaires à l'œuvre dans les périphéries territoriales auraient pu être mobilisées pour épaissir des réflexions qui se décentrent très peu des pôles traditionnels (géographiques et politiques) du pouvoir. Seuls l'article de Morelle et ses collègues sur la réforme pénitentiaire et celui de Machikou sur la crise anglophone investissent quelque peu les périphéries nationales. On peut, à juste titre, s'interroger sur la manière dont le cadre conceptuel proposé prend en charge cette dimension territoriale de l'ordre stationnaire et ses expressions « empiriques ».

Le deuxième commentaire porte sur l'ambition de recouvrement de l'ensemble de la vie sociale par cet État. Ce recouvrement peut-il être total? N'existe-t-il pas des failles, des interstices d'autonomie *par* et *dans* lesquelles se dessinent aussi des « lignes de résistances »? On en aperçoit quelques signes dans les textes (nouvelles technologies, exploitation du capital législatif/juridique pour des actions à potentiel subversif), mais pas toujours comme entrées principales d'analyse. Il y a certainement un intérêt à voir comment l'État stationnaire se pense et est acté (parfois dans le sens de son ébranlement) dans les résistances qui se développent contre lui. C'est sans doute conscients de ces aspects que Fred Eboko et Patrick Awondo insistent sur le besoin de regarder également du côté de la « résistance passive des cadets sociaux », de la place des femmes pour enrichir l'analyse.

Pour finir, une impression générale semble se dégager de la lecture du dossier: celle d'une consécration forte de l'exceptionnalité camerounaise (« le Cameroun c'est le Cameroun »). Sans nier les spécificités du « cas » camerounais, il semble tout autant important d'éviter les extrêmes en considérant que ce pays présente un fonctionnement et une matrice politiques possiblement réparables dans d'autres contextes. Cela

suppose d'assumer les points de banalité qui régissent la situation étatique au Cameroun pour faire de l'« État stationnaire » un paradigme pouvant éclairer d'autres réalités au-delà des « sept collines » de Yaoundé, la capitale camerounaise. Le dossier réussit, en tout cas, son pari de poser les bases d'une réactualisation de l'analyse des ordres politiques africains.

Calvin Minfegue
Université catholique d'Afrique centrale,
Institut des politiques et initiatives sociales
(IPIS), Université Grenoble-Alpes, Pacte
 calvin.minfegue-assouga@umrpacte.fr

The Powers of Sensibility. Aesthetics Politics through Adorno, Foucault and Rancière, de Michael Feola, Evanston, Northwestern University Press, 2018, 168 p.

La question des rapports entre art et politique a traversé le dernier siècle de plusieurs manières, à commencer par les différents courants d'avant-garde (futurisme italien, constructivisme russe, dadaïsme, etc.) qui ont mis leur travail artistique au profit d'un projet de transformation de la société, que ce dernier soit d'inspiration communiste, fasciste ou autre. Le livre de Michael Feola, professeur au Département d'études gouvernementales et de droit de l'Université Lafayette, se propose d'interroger ces mêmes rapports à partir de la notion de *politique de la sensibilité*, conçue comme un complément à la politique discursive qui se situe davantage au niveau de l'échange d'idées, tandis que la politique de la sensibilité renvoie à l'échange d'affects. Après quelques allusions à la présence sociale et concrète de l'esthétique au sein du politique (la thèse de l'esthétisation du politique, qu'on retrouve notamment chez Walter Benjamin), l'auteur expose ses intentions. Il s'agit d'un examen en trois temps des ressources que peuvent apporter Theodor W. Adorno, Michel Foucault et Jacques Rancière dans la mise en lumière des rapports entre certains aspects propres à l'esthétique et ceux qui caracté-

risent la vie démocratique. Le projet s'annonce tout de même intéressant, puisque ces trois penseurs ont effectivement traité, à divers degrés, de l'esthétique et de ses rapports au politique.

Feola présente, dans son premier chapitre, les thèses connues d'Adorno, notamment celles portant sur les caractéristiques d'une « esthétique-refuge », sorte de promesse de bonheur et d'autonomie face à un monde asservi à la raison instrumentale, avant d'analyser la dialectique négative et ce fameux « idéal du noir » dont Adorno traite dans sa *Théorie esthétique* (p. 29). L'auteur expose également, à la lumière des critiques fréquemment adressées à Adorno (p. 43), les limites de ces thèses pour la définition d'un quelconque projet politique démocratique. Feola, à l'instar d'autres critiques d'Adorno, n'entrevoit guère de possibilités sur ce plan précis, après avoir analysé la critique adornienne des industries culturelles ou les thèmes de l'informalité et du non-identique (p. 26).

Au deuxième chapitre, Feola aborde de front des propositions bien connues de Foucault concernant l'esthétique de soi (ou le souci de soi, pour reprendre le titre du dernier volume de son *Histoire de la sexualité*). Les thèmes du corps, de la discipline et de la gouvernementalité sont également au programme de cette analyse sommaire (p. 47). C'est encore à travers un survol des critiques adressées au philosophe que l'auteur examine le potentiel des thèses foucauldienne pour la définition d'une pratique politique (p. 56). Un détour par les théories plus actuelles, proches des *body politics* et de cette idée de la lutte politique « spécifique », lui permet de constater que les propositions politiques foucauldienne comportent certaines limites ; ces « arts du soi » sont peu appropriés, ou plutôt limités, pour penser l'action politique proprement collective (p. 69).

Le troisième chapitre aborde le travail du philosophe Jacques Rancière, en y reconnaissant une réflexion sur la politique comme irruption de sujets non pris en compte auparavant dans la distribution des

rôles et des droits à s'exprimer dans l'espace public. Cette définition esthétisante de la politique chez Rancière, comme interruption du régime d'apparition ordinaire des positions d'autorité et des sujets assignés à ces positions, est critiquée par Feola à deux égards, soit ce qui précède ces mêmes interruptions et ce qui leur succède. D'une part, le travail d'organisation, de préparation et d'éducation qui permet de contester une certaine distribution du pouvoir et un certain régime de visibilité tend à être négligé par Rancière et, d'autre part, la postérité institutionnelle de ces mêmes épisodes de contestation n'est peu ou pas prise en compte, ce qui le limite à une vision spontanéiste de la politique (p. 87).

Feola conclut son ouvrage avec une synthèse des réflexions propres aux trois auteurs abordés et des critiques qu'il leur a adressées. Il nous invite ainsi à élargir notre conception de la politique, au-delà de sa réduction à l'échange d'idées sur le pouvoir et la vie commune, en y intégrant directement une dimension sensible. L'auteur mentionne aussi que les injustices ne sont pas simplement nommées, mais qu'elles sont aussi éprouvées par ceux et celles qui les subissent (p. 95), et qu'un des objectifs d'un nouveau projet démocratique devrait être d'élargir le régime de visibilité de la citoyenneté (p. 102). Le projet annoncé par Feola est intéressant, mais l'auteur ne nous semble pas le mener à terme, en partie à cause des insuffisances se situant au cœur même des théories examinées (et qui sont d'ailleurs reconnues par Feola), mais aussi à cause de la faiblesse de certaines analyses de Feola lui-même. Le chemin dessiné est correctement emprunté, mais le projet semble déjà voué à l'échec puisque, d'une part, l'application des « ressources de l'esthétique » dans le champ politique comporte plusieurs limites et, d'autre part, parce que l'analyse des rapports entre esthétique et politique proposée par Michael Feola est, dans l'ensemble, à courte vue. Une piste qui nous semblerait plus intéressante à examiner dans des travaux ultérieurs serait celle d'une autonomie des sphères esthétique

et politique qui, sans exclure un dialogue entre ces deux dimensions de la pratique sociale, reconnaîtrait leurs possibilités et leurs limites respectives.

Éric Boulé

Chargé de cours en sociologie,
Université Laval
eric.boule@soc.ulaval.ca

et Emanuel Guay

Candidat au doctorat en sociologie,
Université du Québec à Montréal
guay.emmanuel@courrier.uqam.ca

Hegel : de la Logophonie comme chant du signe, de Jean-Luc Gouin, Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 312 p.

Dans son ouvrage *Hegel : de la Logophonie comme chant du signe*, fruit de plusieurs années d'études de la part de ce spécialiste de Hegel, Jean-Luc Gouin développe plusieurs pistes intéressantes. Il s'agit d'un livre nuancé qui est susceptible de provoquer des débats philosophiques. Le chapitre préliminaire présente le parcours de l'auteur et sa relation intellectuelle avec le géant de la pensée philosophique allemande. Gouin admet que le projet de saisie de l'ensemble de la pensée de Hegel est presque d'office voué à l'échec. Mais, pour reprendre une expression chère à Hegel, rien de grand dans ce monde ne s'accomplit sans passion. Un des mérites de ce livre c'est qu'il est écrit par un passionné de son sujet. L'appareillage en notes explicatives est très substantiel. C'est parfois dans les notes critiques que se découvrent les intuitions brillantes de Gouin. De plus, celui-ci invite le lecteur à se pencher sur des débats qui sont bien trop souvent relégués au musée des antiquités. Gouin écrit que le monde universitaire, dominé par la publication anglo-saxonne, tend à vouloir toujours s'intéresser au plus récent débat théorique plutôt que de faire un nécessaire retour en arrière. On tend de plus en plus à éviter de discuter de la vaste somme d'érudition en Europe au cours du vingtième siècle quant à la pensée de Hegel. D'ailleurs, Gouin veut ouvertement se posi-

tionner contre cette tendance et invite le lecteur à retourner aux œuvres des grands penseurs qui se sont mesurés à Hegel, tels Herbert Marcuse [1898-1979] et Maurice Merleau-Ponty [1908-1961].

Le prologue situe la vie et l'œuvre de Hegel dans son contexte historique. L'auteur se concentre en particulier sur deux ouvrages en français qui offrent une biographie intellectuelle du penseur. Il s'agit de *Hegel. Biographie* de Jacques D'Hondt (Calmann-Lévy, 1998) et de *Hegel. Naissance d'une philosophie. Une biographie intellectuelle* d'Horst Althaus (Seuil, 1999). Gouin reproche au livre d'Althaus de friser le récit anecdotique, racontant des faits saillants de la vie de Hegel, car il traite peu du noyau dur de la pensée du philosophe allemand, risquant de ne pas le présenter adéquatement. D'Hondt, d'un calibre philosophique supérieur, se permet d'entrer un peu plus en profondeur dans l'œuvre théorique de Hegel. Selon Gouin, Althaus tombe dans le piège de la caricature et affirme, comme plusieurs avant lui, que Hegel est essentiellement un penseur conservateur (p. XXIV). Il souligne néanmoins la supériorité de D'Hondt qui, en contextualisant la vie et l'œuvre de Hegel, montre la quasi-impossibilité d'interpréter Hegel comme un philosophe réactionnaire. Au contraire, dit-il, Hegel est allé très loin dans la critique du «réel concret» de son époque et de sa nation (p. XXIV). Son commentaire des deux biographies se clôt sur l'établissement d'un lien entre la philosophie hégélienne et la question historique. En étudiant la vie et l'œuvre de Hegel, le philosophe professionnel tout comme le simple curieux s'ouvrent non seulement sur la pensée idéaliste postkantienne, mais sur l'histoire universelle de l'humanité.

Le premier chapitre du livre invite à s'initier à la pensée même de Hegel. Gouin veut offrir une clé d'interprétation de la fameuse conception hégélienne concernant la rationalité de la réalité. Selon lui, il est question de professer sa foi en la rationalité en tant que facteur constant du réel, que le philosophe décèle à tous les niveaux. La notion de totalité prend ici toute son impor-